



MARY BALOGH

Celui qui m'épousera

LA SAGA DES WESTCOTT

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Mary Balogh

Après avoir passé toute son enfance au pays de Galles, elle a émigré au Canada, où elle vit actuellement. Professeure, c'est en 1985 qu'elle publie son premier livre, aussitôt récompensé par le prix Romantic Times. Spécialiste des romances historiques Régence, elle figure toujours sur les listes des best-sellers du *New York Times* et a reçu de nombreuses récompenses.

Celui qui m'épousera

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

- Duel d'espions
N° 4373
Le banni
N° 4944
Passion secrète
N° 6011
Une nuit pour s'aimer
N° 10159
Le bel été de Lauren
N° 10169
La maîtresse cachée
N° 10924
Stratagème amoureux
N° 11298
Un bijou si précieux
N° 11762
La perle cachée
N° 11788

**CES DEMOISELLES
DE BATH**

- 1 – Inoubliable Francesca
N° 8599
2 – Inoubliable amour
N° 8755
3 – Un instant de pure magie
N° 9185
4 – Au mépris des convenances
N° 9276

LA FAMILLE HUXTABLE

- 1 – Le temps du mariage
N° 9311
2 – Le temps de la séduction
N° 9389
3 – Le temps de l'amour
N° 9423
4 – Le temps du désir
N° 9530
5 – Le temps du secret
N° 9632

LA SAGA DES BEDWYN

- 1 – Un mariage en blanc
N° 10428
2 – Rêve éveillé
N° 10603
3 – Fausses fiançailles
N° 10620
4 – L'amour ou la guerre
N° 10778
5 – L'inconnu de la forêt
N° 10878
6 – Le mystérieux duc de
Bewcastle
N° 10875

LE CLUB DES SURVIVANTS

- 1 – Une demande en mariage
N° 11019
2 – Un mariage surprise
N° 11152
3 – L'échappée belle
N° 11196
4 – Rien qu'un enchantement
N° 11310
5 – Rien qu'une promesse
N° 11482
6 – Rien qu'un baiser
N° 11565
7 – Rien que l'amour
N° 11675

LA SAGA DES WESTCOTT

- 1 – Celui qui m'aimera
N° 12315
2 – Celui qui m'embrassa
N° 12430

MARY
BALOGH

LA SAGA DES WESTCOTT – 3

Celui
qui m'épousera

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Viviane Ascain*



Titre original
SOMEONE TO WED

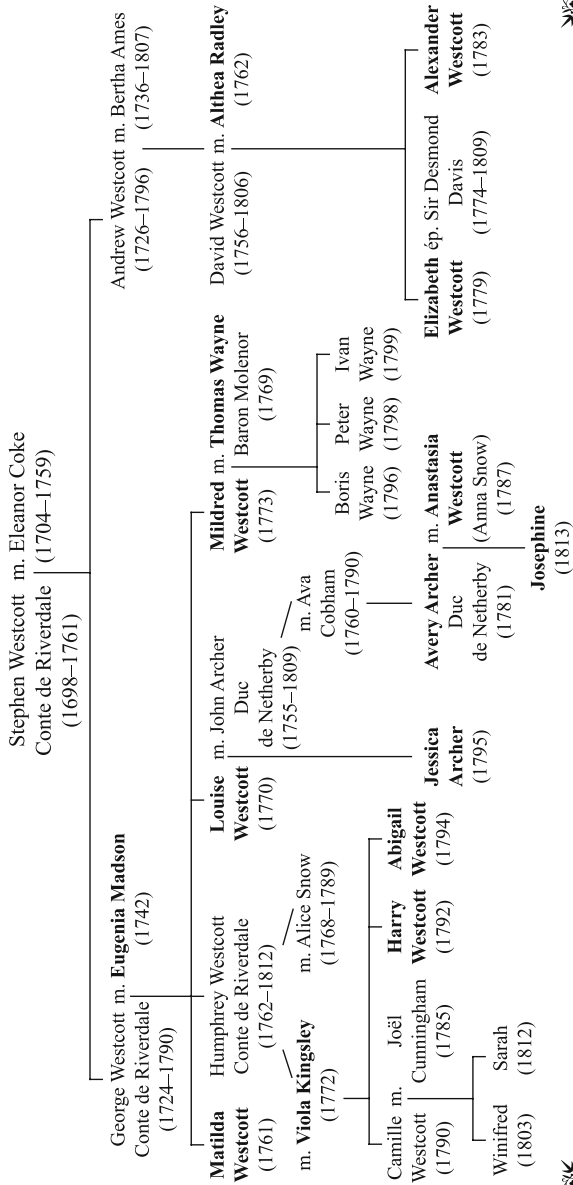
Éditeur original
Berkley, an imprint of Penguin Random House, New York

© Mary Balogh, 2017

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2019

La famille Westcott

Les personnages qui apparaissent dans *Celui qui m'épousera* sont en gras.



1

— Le comte de Riverdale ! clama le majordome en ouvrant tout grands les deux battants de la porte du salon comme pour introduire un régiment, avant de s'effacer pour laisser passer le gentilhomme annoncé.

L'annoncer n'était pas strictement nécessaire, du reste. Wren avait entendu sa voiture et sans avoir besoin de se lever, elle avait deviné à l'oreille qu'il s'agissait d'un cabriolet et non d'une berline de voyage. Et il était parfaitement ponctuel, ce qui constituait un bon point pour lui. Les deux messieurs qui étaient venus avant lui avaient été en retard, d'une demi-heure pour l'un. Ils s'étaient vus renvoyés aussi rapidement que le permettait la courtoisie, et pas uniquement à cause de leur retard. M. Sweeney, qui lui avait rendu visite la semaine dernière, avait les dents gâtées et une façon déconcertante d'ouvrir la bouche pour les découvrir même quand il ne souriait pas. M. Richman, qui était venu quatre jours plus tôt, n'avait pas une personnalité très affirmée, ce qui était aussi déconcertant que la dentition de M. Sweeney.

On allait maintenant voir le troisième.

Il fit quelques pas avant de s'arrêter brusquement, tandis que le majordome refermait la porte derrière lui. Il parcourut la pièce du regard,

visiblement surpris de découvrir qu'elle n'était occupée que par deux femmes seules dont l'une, Maude, la femme de chambre de Wren, assise dans le coin le plus reculé du salon, s'absorbait dans des travaux d'aiguille et dans son rôle de chaperon.

— Mademoiselle Heyden, s'inclina-t-il devant Wren.

Il ne s'agissait pas d'une question.

La première réaction de la jeune fille, après la satisfaction que lui avait procurée son exactitude, fut une profonde détresse. Un seul regard suffisait pour comprendre qu'il n'était absolument pas celui qu'elle cherchait.

Il était grand, bien bâti, très soigné, élégamment vêtu et immoralement beau. Et jeune, une petite trentaine tout au plus, si elle ne se trompait pas. Si elle avait eu dans la tête le parfait héros de contes de fées, elle n'aurait pas pu trouver mieux que cet homme attendant la confirmation qu'elle était bien la dame qui l'avait invité à prendre le thé à Withington House.

Mais il ne s'agissait pas d'un conte de fées, et le charme du visiteur l'effrayait. Elle se renfonça dans l'ombre bienfaisante du rideau occultant la fenêtre à côté d'elle. Ce n'était pas un bel homme qu'elle cherchait, ni même un homme trop jeune. Elle avait espéré quelqu'un de plus âgé, de plus ordinaire, peut-être doté d'une calvitie ou d'un début de bedaine, pas désagréable à regarder mais... d'un homme ordinaire, enfin, avec une dentition convenable et quelque chose qui ressemble à une personnalité. Mais elle ne pouvait tout de même pas s'inventer une identité imaginaire et le renvoyer sans autre forme de procès.

— Oui, c'est moi. Je suis très heureuse de faire votre connaissance, milord. Asseyez-vous, je vous

en prie, acquiesça-t-elle enfin en lui désignant un fauteuil en face d'elle.

Elle connaissait les bonnes manières et savait parfaitement qu'elle aurait dû se lever pour l'accueillir, mais elle avait d'excellentes raisons de rester dans l'ombre, pour le moment du moins.

— Je vous demande pardon, je dois être en avance, s'excusa-t-il en prenant place, non sans réticence. La ponctualité est un de mes péchés mignons. J'ai la faiblesse de m'imaginer que si je suis invité quelque part à deux heures et demie, on s'attend que j'arrive à deux heures et demie. J'espère que vos autres invités ne vont pas tarder, y compris les dames.

Le sourire qu'il lui adressa ne fit qu'ajouter à la détresse de Wren. Il était encore plus séduisant que l'incarnation de la séduction, si c'était possible. Il avait des dents parfaites et quand il souriait, le coin de ses yeux se plissait d'une façon irrésistible. Et il avait un regard bleu azur à faire pâlir n'importe quel ciel d'été.

Mon Dieu, quelle malchance !

Quel était le numéro quatre sur sa liste, au fait ?

— Je considère la ponctualité comme une qualité précieuse, milord. Je suis une femme d'affaires, comme vous le savez peut-être, et pour diriger une entreprise, il faut avoir autant de respect pour l'emploi du temps des autres que pour le sien. Vous êtes parfaitement à l'heure. Vous voyez, il est trois heures moins vingt-cinq, et je n'attends pas d'autres invités, déclara-t-elle en désignant la pendule posée sur la cheminée.

Le sourire du comte s'effaça tandis qu'il jetait un coup d'œil à Maude avant de revenir à son hôtesse.

— Je vois ! Vous ne vous êtes peut-être pas rendu compte, mademoiselle, que ni ma mère ni ma sœur ne séjournent avec moi à la campagne. Ou vous

ignoriez peut-être que je n'ai pas d'épouse pour m'accompagner. Je vous demande pardon, mais je ne veux pas vous causer d'embarras ni surtout vous compromettre en aucune façon.

Ses mains s'étaient refermées sur les bras de son fauteuil, comme s'il s'apprêtait à se lever.

— Mais mon invitation ne s'adressait qu'à vous. Je ne suis pas une gamine qui aurait besoin d'une armée de parents pour la protéger de la dangereuse compagnie d'un gentilhomme célibataire. Et Maude est présente pour respecter les convenances. Nous sommes voisins, milord, même si huit lieues séparent Withington House de Brambledean Court, même si je ne réside pas toujours ici et si vous ne séjournez pas là-bas de façon permanente. Quoi qu'il en soit, maintenant que je suis propriétaire de Withington et que le deuil de mon oncle et ma tante est terminé, j'ai décidé de faire connaissance avec mes voisins. J'ai reçu la semaine dernière M. Sweeney, et M. Richman quelques jours plus tard. Est-ce que vous les connaissez ?

Il paraissait toujours aussi mal à l'aise et semblait prêt à bondir de son siège au premier prétexte venu.

— J'ai déjà rencontré ces deux messieurs, même si je ne peux pas dire que je connais vraiment l'un ou l'autre. Je n'ai hérité de mon titre et de mon domaine que depuis un an, et je n'ai pas encore passé beaucoup de temps ici.

— Je suis d'autant plus heureuse de votre présence, dans ce cas, commenta-t-elle tandis qu'on apportait le plateau du thé.

Elle se pencha pour remplir les tasses en se tournant légèrement vers la gauche pendant que Maude s'approchait en silence pour tendre sa tasse au comte et lui proposer des biscuits.

— Je n'ai pas eu le plaisir de connaître M. et Mme Heyden, votre oncle et votre tante, et je vous présente mes condoléances pour leur perte. J'ai cru comprendre qu'ils étaient décédés dans un laps de temps très court.

— C'est exact. Ma tante est morte quelques jours après s'être alitée avec une grave migraine, et mon oncle l'a suivie moins d'une semaine plus tard. Sa santé déclinait depuis quelque temps et je pense qu'après le décès de ma tante il a cessé de lutter. Il lui était très attaché.

Et tante Megan aussi, malgré leurs trente ans de différence et leur mariage précipité quelque vingt ans plus tôt.

— Je suis désolé. Ce sont eux qui vous ont élevée ?

— Oui, et je les ai toujours considérés comme mes véritables parents. Votre prédécesseur n'habitait pas Brambledean Court et n'y venait pas souvent, il me semble. Je parle du défunt comte de Riverdale, pas de son malheureux fils. Comptez-vous vous y établir de façon permanente ?

Le malheureux fils avait à peine hérité du titre qu'on apprenait le mariage secret contracté dans sa jeunesse par son père. Or, cette épouse cachée était toujours de ce monde quand il avait épousé la mère de ses trois enfants. Ces enfants, qui arrivaient déjà à l'âge adulte, s'étaient soudain découverts illégitimes, et le jeune comte avait perdu son titre au profit de l'homme maintenant assis en face d'elle. Une fille était issue du premier mariage du défunt comte. Cette jeune femme, qui avait grandi dans un orphelinat de Bath sans rien connaître de son identité, était donc sa seule enfant légitime. Wren avait appris tout cela, et plus encore, avant d'ajouter le comte sur sa liste. Cette histoire avait fait sensation l'année précédente et avait alimenté

les commérages pendant de longues semaines. Les détails n'avaient pas été difficiles à découvrir, grâce à des domestiques et à des commerçants trop heureux de les partager avec tous ceux qui croisaient leur chemin.

Il était bien entendu difficile de savoir où finissait la vérité et où commençait l'exagération, les malentendus ou même les affabulations, mais pour quelqu'un qui ne fréquentait pas le voisinage, Wren avait appris un nombre étonnant de détails croustillants sur ses voisins. Elle savait par exemple qu'aussi bien M. Sweeney que M. Richman étaient des personnes respectables mais pauvres. Elle savait également que Brambledean Court avait été à peu près complètement abandonné par le défunt comte, qui l'avait laissé se dégrader entre les mains d'un régisseur incapable, plus assidu dans les tavernes qu'à son bureau ou dans les champs. Le domaine comme le château demandaient maintenant de lourds investissements pour être remis à flot.

Wren avait entendu dire que le nouveau comte était un homme consciencieux, mais que sans être complètement désargenté, il était loin d'avoir les moyens nécessaires pour réparer le désastre dont il avait hérité. Le précédent comte n'était pas pauvre, loin de là. Il était même très riche, mais sa fortune était allée à sa seule fille légitime, qui aurait pu sauver la situation en épousant le nouveau possesseur du titre et des dettes mais qui avait préféré épouser le duc de Netherby. Wren comprenait parfaitement pourquoi cette histoire pleine de rebondissements avait nourri les conversations des salons comme de l'office tout au long de l'année passée.

— Je compte effectivement m'installer à Brambledean Court, précisa le comte de Riverdale, soudain rembruni. J'ai une autre propriété que j'aime beaucoup dans le Kent, mais on a besoin de

moi ici, et un propriétaire absent n'est pas un bon propriétaire. Ceux qui dépendent de moi méritent mieux.

Il était aussi séduisant quand il fronçait les sourcils que lorsqu'il souriait. Wren hésita. Il n'était pas trop tard pour le renvoyer, comme elle l'avait fait avec ses deux prédécesseurs. Elle avait donné à son invitation un prétexte plausible et lui avait offert du thé et des biscuits. Il quitterait Withington House en la prenant pour une originale. Il désapprouverait certainement le fait qu'une demoiselle sans famille l'ait invité seul, avec une simple femme de chambre pour chaperon, mais il oublierait vite leur rencontre et il l'oublierait complètement. Elle se moquait de ce qu'il pourrait bien penser ou dire d'elle, de toute façon.

Mais elle se souvint tout à coup que le numéro quatre sur sa liste approchait de la soixantaine, qu'il avait toujours proclamé son amour du célibat, et que le numéro cinq avait la réputation de se plaindre constamment de multiples maux, réels et imaginaires. Si elle les avait ajoutés, c'était parce que trois noms lui avaient paru désespérément maigres.

— J'ai cru comprendre que vous n'étiez pas riche, milord.

Il était trop tard maintenant. Si elle le renvoyait après ces paroles, il la trouverait vulgaire, en plus d'être une originale qui se moquait de sa réputation.

Il prit tout son temps pour poser sur un guéridon sa tasse et sa soucoupe. Seul le léger tremblement de ses narines pouvait laisser deviner qu'elle l'avait mis en colère.

— Vraiment ? Je vous remercie pour le thé, mademoiselle. Je ne vais pas plus abuser de votre temps, annonça-t-il sèchement en se levant.

— J'ai une solution à vous proposer, coupable, consciente qu'elle ne pouvait plus battre en retraite. Vous avez besoin d'argent pour remettre en état Brambledean Court et pour vous acquitter de vos devoirs envers ceux qui dépendent de vous. Cela pourrait bien vous prendre des années, peut-être votre vie entière, si vous devez vous contenter d'une gestion prudente. Il faut malheureusement investir de grosses sommes d'argent dans une affaire avant qu'elle rapporte. Vous envisagez peut-être de souscrire un prêt ou d'hypothéquer vos domaines, s'ils ne le sont pas déjà. À moins que vous ne comptiez épouser une femme riche...

Les lèvres pincées, les narines frémissantes, il la toisait de toute sa hauteur. Il était splendide, avec son air légèrement menaçant. L'espace d'un instant, Wren regretta ses paroles, mais il était trop tard pour les retirer.

— Je suis au regret de vous informer que je trouve votre curiosité déplacée ! Au revoir, mademoiselle.

— Vous savez peut-être que mon oncle était immensément riche. Il tirait la majeure partie de sa fortune des verreries qu'il possédait dans le Staffordshire. Il m'a appris le métier, et je l'ai aidé à gérer ses affaires dans les dernières années de sa vie. Les verreries, que je dirige seule maintenant, ont beaucoup rapporté l'année dernière et se développent peu à peu. Je possède d'autres biens et d'autres placements en dehors des fabriques. En un mot comme en cent, je suis très riche, lord Riverdale, mais il manque quelque chose à ma vie, comme il manque de l'argent frais à la vôtre. J'ai vingt-neuf ans, bientôt trente et j'aimerais me marier. Je ne suis pas personnellement un parti enviable, mais j'ai de l'argent. Et vous en manquez.

Elle avait marqué une pause pour voir s'il avait quelque chose à répondre, mais il paraissait figé sur place, le regard fixe, le visage de marbre. Tout à coup, elle était heureuse de la présence de Maude, même si elle était un peu embarrassante. La femme de chambre avait vivement désapprouvé sa démarche et ne s'était pas privée de le lui faire savoir à maintes reprises.

— Peut-être pourrions-nous unir nos forces et obtenir ainsi ce que nous souhaitons.

— C'est le mariage que vous me proposez ?

— Oui, confirma-t-elle, comme si elle n'avait pas été suffisamment claire.

Il continuait à la fixer, et elle commençait à se sentir mal à l'aise.

— Mais je n'ai même pas vu votre visage, mademoiselle !

Alexander Westcott, comte de Riverdale, avait le sentiment de faire l'un de ces rêves étranges semblant venir de nulle part et n'évoquer rien de connu dans la vie réelle. Il avait répondu à l'invitation d'une voisine, comme il avait accepté beaucoup d'invitations depuis son arrivée dans le Wiltshire, dans la demeure et le domaine qu'il aurait préféré n'avoir jamais possédés. Il fallait bien faire connaissance et nouer des relations amicales avec ceux près de qui il allait vivre.

Tous ceux qu'il avait questionnés ne savaient pas grand-chose de Mlle Heyden, en dehors du fait qu'elle était la nièce de M. et Mme Heyden, qui étaient morts à quelques jours d'intervalle un an plus tôt et qui lui avaient laissé Withington House. Ils avaient assisté à quelques réceptions aux environs de Brambledean, se souvenait son majordome, mais rarement, probablement à cause de la distance.

Il n'avait pas entendu dire que leur nièce les ait jamais accompagnés, cependant. William Bufford, le régisseur d'Alexander, n'avait pas pu l'éclairer, puisqu'il n'était là que depuis quatre mois, après le licenciement de son prédécesseur avec une généreuse gratification qu'il n'avait en aucun cas méritée. M. Heyden était un homme d'un certain âge, d'après le majordome. Alexander en avait conclu que sa nièce devait être une dame entre deux âges qui s'installait dans sa nouvelle maison et avait à cœur d'inviter ses voisins.

Il ne s'attendait certainement pas à être le seul invité d'une dame qui paraissait bien plus jeune qu'il ne s'y attendait. Il aurait été bien en peine de lui donner un âge, cependant, car elle ne s'était pas levée pour le saluer mais était restée clouée sur son siège, dans la pénombre d'un rideau tiré. Le reste de la pièce était inondé de soleil, rendant le contraste encore plus frappant et la dame encore moins visible. Elle était assise dans une attitude pleine de grâce et paraissait mince. Elle avait de longues mains fines soigneusement manucurées. Sa voix, basse et douce, n'était pas celle d'une jeune fille, mais elle n'était certainement pas celle d'une femme mûre. Toutes ses conjectures se virent confirmées quand elle lui confia qu'elle approchait de la trentaine, comme lui.

Elle portait une robe grise, sans doute une tenue de demi-deuil, élégante et seyante, et son visage était masqué d'un voile noir qui laissait deviner son visage et sa chevelure, mais pas assez nettement pour distinguer ses traits ou la couleur de ses cheveux. Elle n'avait rien mangé avec son thé et pour boire, elle avait gracieusement soulevé le voile d'une main pour passer sa tasse dessous sans dévoiler son visage.

Dire qu'il s'était senti mal à l'aise dès qu'il avait pénétré dans la pièce aurait été plus qu'une litote et, au fur et à mesure que s'égrenaient les minutes, il avait regretté de ne pas avoir simplement tourné les talons dès qu'il avait appréhendé la situation. Il aurait paru manquer de courtoisie mais, grand Dieu, se trouver seul avec elle – la présence de la femme de chambre ne comptait guère – était déjà parfaitement indécent.

Maintenant, en plus de se sentir gêné, il se sentait outragé. Elle avait ouvertement évoqué l'état lamentable et la situation désespérée de Brambledean. Il n'était pas personnellement pauvre, bien entendu. Il avait même passé cinq longues années après la mort de son père à remettre en état leur propriété de Riddings Park dans le Kent, et il y était parvenu. Il venait donc de s'installer dans la confortable existence d'un homme du monde suffisamment à l'aise quand la catastrophe de l'année précédente s'était abattue sur lui. Du jour au lendemain, il s'était vu doté d'un titre qu'il n'avait jamais désiré, bien au contraire, ainsi que des domaines et du château qui y étaient attachés et qui menaçaient ruine. Sa confortable fortune, durement gagnée, avait soudain pris l'apparence d'une somme dérisoire.

Mais comment osait-elle – elle, une étrangère – y faire ouvertement allusion ? Un instant, il était resté sans voix devant pareille vulgarité. Elle lui proposait une solution, cependant, et il commençait à peine à s'en rendre compte. Elle était riche et cherchait un mari. Il n'était pas riche et cherchait une riche épouse. Elle venait de suggérer d'unir leurs moyens en se mariant.

Il y avait cependant un mais...

« Je n'ai même pas vu votre visage, mademoiselle ! »

Quelle bizarrerie. C'était exactement le genre de rêves dont on s'éveillait en se demandant d'où ils pouvaient bien venir. Et maintenant, d'autres paroles de la jeune fille lui revenaient à l'esprit. « Je ne suis pas personnellement un parti enviable. » Que diable avait-elle voulu dire ?

— Non, vous n'avez pas vu mon visage. Maude, veux-tu ouvrir les rideaux, s'il te plaît ?

La soubrette s'exécuta. Mlle Heyden se trouva subitement en pleine lumière, et sa robe prit des reflets argentés. Son voile n'en paraissait que plus sombre, par contraste.

— Vous avez le droit de voir ce que vous obtiendriez en même temps que mon argent, milord.

Cherchait-elle délibérément à le blesser ou ses paroles et son intonation teintées d'ironie constituaient-elles un moyen de défense pour cacher sa gêne ? Elle avait toutes les raisons de se sentir mal à l'aise. Elle leva son voile qu'elle rejeta en arrière sur le dossier de son siège. Pendant quelques instants, elle garda le visage tourné vers la gauche.

Elle avait une abondante chevelure châtain, épaisse et brillante, lissée devant et sur les côtés et ramassée haut sur la nuque en boucles épaisses, un col de cygne, long et plein de grâce, et une peau laiteuse. Son profil était d'une beauté exquise, ses longs cils ombrageant un nez droit et des pommettes bien dessinées au-dessus de lèvres douces et d'un menton volontaire. Et voilà qu'elle lui offrait son visage et qu'elle levait les yeux vers lui. Elle avait des yeux noisette, mais il ne le remarqua pas immédiatement. Ce qu'il remarqua immédiatement, en revanche, c'est que le côté gauche de son visage, depuis le front jusqu'à la mâchoire, était marbré d'une tache violacée.

Il prit sa respiration, réprima une grimace ou un geste de répulsion, et se retint de reculer. Elle le regardait droit dans les yeux, guettant sa réaction. Ses traits étaient parfaitement dessinés, à part ces marques violacées, certaines plus foncées que d'autres, comme si quelqu'un lui avait jeté de la peinture violette au visage et qu'elle n'avait pas encore trouvé le temps de se débarbouiller.

— Des brûlures ? questionna-t-il.

C'était peu probable, elles n'auraient pas été aussi localisées.

— Une tache de naissance.

Il avait déjà vu des taches de naissance, mais jamais comme celle-ci. Ce qui autrement aurait été un visage remarquablement beau était sévèrement défiguré. Il se demanda si elle portait toujours un voile en public. « Je ne suis pas personnellement un parti enviable... », avait-elle dit.

« Mais j'ai de l'argent », avait-elle ajouté.

Il comprit que cet air dédaigneux, cet étalage de sa fortune, ce menton haut levé et ce regard direct n'étaient qu'un moyen de se protéger. Il comprit que la froideur de ses manières n'était qu'une façade bien fragile derrière laquelle elle se réfugiait. « J'ai vingt-neuf ans, bientôt trente et j'aimerais me marier. » Et comme elle était riche depuis la mort de son oncle, elle pouvait se permettre d'acheter ce qu'elle désirait. Cela semblait à première vue du dernier mauvais goût, mais la décision qu'il avait prise de partir pour Londres dès le début de la saison et de se mettre en quête d'une riche épouse valait-elle mieux ?

— Avez-vous fait la même proposition à M. Sweeney et à M. Richman ? s'enquit-il, se rappelant tout à coup ce qu'elle lui avait dit un peu plus tôt. Ont-ils refusé ?

Quel hasard curieux, ce nom de Richman¹. Sa question manquait de courtoisie, mais la situation n'avait rien de normal.

— Je ne leur ai pas proposé, ils n'ont donc pas eu à refuser. Bien que ni l'un ni l'autre ne soit resté plus d'une demi-heure, j'ai tout de suite compris qu'aucun des deux ne pouvait me convenir. Je souhaite me marier, mais je ne suis pas désespérée au point d'épouser n'importe qui.

— Vous avez donc eu l'impression que je pouvais vous convenir, que je valais la peine que vous vous donnez ?

Il la toisait toujours, debout en face d'elle, les mains croisées derrière le dos, le sourcil ironiquement levé. S'il l'intimidait, elle n'en laissait rien paraître. Son titre devait être très attirant, bien sûr. Mais dans ce cas, pourquoi n'était-il que le troisième sur sa liste, après ces deux simples gentlemen-farmers ?

— Il est impossible d'en être certaine au bout d'une demi-heure, mais il me semble que vous êtes un gentleman, milord.

Les deux autres ne l'étaient donc pas ?

— Qu'entendez-vous par là ?

Grand Dieu, allait-il passer la journée à discuter avec elle ?

— Je pense que vous me traiteriez avec respect.

— Et c'est tout ce que vous attendez du mariage ?
Du respect ?

— C'est déjà beaucoup.

Vraiment ? Était-ce suffisant ? C'était probablement une question qu'il se poserait souvent dans les mois à venir, et il avait une excellente réponse à lui faire.

— Et me témoigneriez-vous le même respect si je vous épousais pour votre argent ?

1. Richman signifie « homme riche ». (*N.d.T.*)

— Oui, affirma-t-elle après un temps de réflexion, car je ne pense pas que vous gaspilleriez cet argent pour vos plaisirs personnels.

— Qu'est-ce qui vous permet d'en être certaine ? Vous venez de reconnaître que vous me connaissiez depuis une demi-heure à peine.

— Je sais que vous possédez un domaine prospère dans le Kent. Vous pourriez parfaitement y passer confortablement le restant de vos jours et oublier Brambledean Court. C'est ce qu'a fait votre prédécesseur, qui était pourtant très riche. Sa fortune est allée à sa fille et non à vous. Vous n'avez hérité que du titre et des propriétés qui y sont attachées, mais vous êtes venu, vous avez engagé un régisseur compétent et vous comptez visiblement vous atteler à la tâche herculéenne de remettre en état le domaine et les fermes et d'offrir au grand nombre de gens qui dépendent de vous une vie meilleure. Ce ne sont pas les manières d'un homme qui jetterait l'argent par les fenêtres pour mener une vie de bâton de chaise.

Elle le connaissait depuis plus d'une demi-heure, apparemment, au moins de réputation, et cela lui donnait un avantage sur lui.

— La question que je me pose, milord, reprit-elle comme ils se regardaient en chiens de faïence, c'est : pourriez-vous vivre avec ça ?

D'un geste plein de grâce, elle désignait le côté gauche de son visage.

Il réfléchit sérieusement à la question. Cette tache de naissance la défigurait gravement et, ce qui était encore plus important à ses yeux, puisqu'elle l'avait toujours eue, elle devait avoir eu de sérieuses répercussions sur son caractère. Il avait déjà remarqué son attitude pleine d'ironie, son apparente froideur, sa solitude évidente, le voile

qui la dissimulait. L'altération de son visage était sans doute le moindre des dommages que cette tache avait causés. Il pourrait facilement vivre avec ce visage, le contraire eût été cruel, mais elle, serait-elle facile à vivre ?

Il envisageait donc d'accepter sa proposition ? Il devait réfléchir sérieusement, et vite, avant d'accepter une telle union. Cela ne faisait pas longtemps qu'il vivait à Brambledean, mais il constatait chaque jour les ravages de la pauvreté sur ceux qui dépendaient de lui.

— Souhaitez-vous m'opposer un refus définitif, milord ? s'enquit Mlle Heyden. Ou un possible peut-être ? Ou un peut-être définitif ? Ou même un oui ?

Il n'avait toujours pas répondu à sa première question.

— Nous sommes bien obligés de vivre derrière le visage et dans le corps que la vie nous a attribués. Personne ne mérite d'être évité – ni adulé – à cause de son apparence.

— Êtes-vous adulé ? demanda-t-elle avec un sourire légèrement moqueur.

— On m'affirme de temps en temps que je suis grand, beau, brun comme les héros des contes de fées, et c'est parfois un fardeau lourd à porter.

— C'est pour le moins curieux ! ironisa-t-elle.

— Je ne peux pas vous donner immédiatement ma réponse, mademoiselle. Vous avez préparé notre entrevue depuis longtemps, vous avez eu le temps de réfléchir et de peser le pour et le contre, et même de prendre vos renseignements. Cela vous donne un certain avantage sur moi.

— Dois-je comprendre qu'il s'agit éventuellement d'un possible peut-être ? Allez-vous revenir, milord ?

— Certainement pas seul, déclara-t-il fermement, malgré l'humour de la jeune femme, qui l'avait frappé pour la première fois.

— Je ne reçois pas d'invités.

— Je n'appelle pas notre entrevue une réception, même si vous m'aviez invité et m'avez offert du thé et des biscuits. Il s'agissait beaucoup plus d'un rendez-vous d'affaires.

— Effectivement, acquiesça-t-elle.

— Je vais lancer des invitations à Brambledean. Un thé, peut-être, ou un dîner, ou une soirée. Enfin, quelque chose, et je vous inviterai avec d'autres voisins.

— Je ne vais pas en société, même avec des voisins.

— Fréquenter la société serait une obligation pour la comtesse de Riverdale. Vous n'auriez pas le choix.

— Oh, mais si !

— Non.

— Vous compteriez jouer les tyrans ?

— Je ne laisserais certainement pas ma femme vivre en ermite sous prétexte d'une tache violette sur son visage.

— Vous ne la laisseriez pas ? C'est peut-être à moi de réfléchir un peu plus avant de juger si vous pouvez me convenir ou non, dans ce cas.

— Peut-être. C'est le mieux que je puisse vous offrir, mademoiselle. Je vous enverrai une invitation dans le courant de la semaine prochaine. Si vous avez le courage de venir, nous pourrons peut-être décider si nous pouvons sérieusement envisager de donner suite à votre proposition. Si vous ne venez pas, nous aurons tous les deux la réponse.

— Si j'ai le courage..., répéta-t-elle pensivement.

— Oui. Je vais maintenant prendre congé, si vous me le permettez, en vous remerciant pour le thé. Je trouverai le chemin.

Il s'inclina avant de tourner les talons sans que Wren réponde quoi que ce soit ou se lève. Quelques secondes plus tard, il informait le majordome qu'il irait lui-même chercher son cabriolet aux écuries.

Le comte de Riverdale n'avait qu'une parole. Deux jours après sa visite, une invitation écrite arriva à Withington House. Il donnait un thé pour quelques voisins trois jours plus tard et serait enchanté que Mlle Heyden l'honore de sa présence. L'intéressée posa le bristol près de sa tasse et mordit dans son toast sans vraiment en apprécier le goût.

Irait-elle ?

Une fois le comte parti, Maude lui avait donné son avis – Maude donnait toujours son avis. Elle avait été la femme de chambre de tante Megan et, depuis un an, elle était celle de Wren, mais cela faisait bien plus longtemps qu'elle ne se gênait pas pour donner son avis.

— Un bel homme, celui-ci !

— Trop bel homme, peut-être ?

— Pour son bien, vous voulez dire ? Il ne m'a pas donné l'impression d'en faire tout un plat et de se prendre pour un bourreau des cœurs, poursuivit pensivement la soubrette en prenant le plateau du thé. Il n'était pas content du tout de se trouver seul avec vous, après tout. Je vous avais pourtant bien dit que ce n'était pas convenable quand vous avez eu l'idée de ces entrevues absurdes, mais vous n'écoutez jamais ce qu'on vous dit, et je me demande bien pourquoi je me fatigue à vous donner mon avis !

Les deux autres étaient flattés d'être ici, même si votre voile les mettait mal à l'aise. Ils avaient sûrement entendu dire que vous étiez cousue d'or et ils espéraient avoir trouvé le bon filon.

— M. Sweeney et M. Richman étaient deux erreurs, reconnut Wren. Crois-tu que le comte de Riverdale soit une erreur, lui aussi ? La question est peut-être sans objet, du reste. Je n'entendrai probablement plus jamais parler de lui. Il n'a même pas consenti à un « peut-être », après tout. Il a renvoyé la balle dans mon camp avec son idée d'invitation avec d'autres personnes. « Si vous avez le courage de venir », tu te rends compte ?

— Et vous l'aurez ? Vous ne l'avez jamais eu du vivant de votre oncle et de votre tante, et vous ne l'avez pas trouvé depuis. Sans les verreries, vous mèneriez une vie d'ermite, et les verreries ne comptent pas vraiment, finalement. Ce n'est pas là que vous allez dénicher un mari, pas vrai ? Et même là, vous ne quittez jamais votre voile, du reste.

La femme de chambre n'avait pas attendu la réponse à sa question, et c'était aussi bien. Deux jours plus tard, Wren ne connaissait toujours pas la réponse tandis qu'elle retournait entre ses doigts l'invitation. Un thé. À Brambledean Court. Avec un nombre indéterminé d'autres invités des alentours. Irait-elle ? Ou plutôt, pouvait-elle y aller ? Maude avait raison, elle avait toujours mené une vie d'ermite. En plus de vingt-neuf ans, elle n'avait jamais accepté la moindre invitation. Son oncle et sa tante recevaient de temps en temps, mais elle restait toujours dans sa chambre et, elle leur en serait éternellement reconnaissante, ils ne l'avaient jamais obligée à en sortir, même si oncle Reggie avait souvent essayé de la faire changer d'avis.

« Tu as laissé cette tache de naissance régenter ta vie, Wren, lui avait-il dit un jour, alors qu'on s'y habitue vite et qu'on la remarque à peine par la suite. Nous accordons toujours bien plus d'importance à nos défauts physiques que les gens qui nous connaissent. Tu ne t'aperçois sans doute plus que j'ai les jambes trop courtes mais moi, je ne l'oublie jamais. Quelquefois, j'ai l'impression de me dandiner au lieu de marcher comme tout le monde.

— Mais tu ne te dandines pas ! » avait protesté Wren.

En tout cas, son oncle avait atteint l'un de ses buts, il l'avait fait rire. Mais il ne l'avait jamais vue avant ses dix ans, quand son infirmité était bien plus marquée. Il ne savait pas ce qu'elle apercevait dans son miroir.

C'était son oncle qui l'avait baptisée Wren¹ car lorsqu'il l'avait rencontrée pour la première fois, elle était toute en bras et en jambes, avec de grands yeux tristes, et elle lui rappelait un petit oiseau blessé. Et puis, Wren sonnait un peu comme Rowena, son véritable prénom. Tante Megan avait commencé à l'appeler Wren, elle aussi. Un nouveau nom pour une nouvelle vie, avait-elle décrété dans un de ces câlins dont elle avait le secret, et Wren avait aimé ce surnom. Elle ne se souvenait pas d'une seule fois où on l'avait appelée Rowena avec affection, admiration, ou même sans la moindre nuance péjorative. Son oncle et sa tante avaient une façon de prononcer son nouveau nom comme si elle était... une personne importante. Et un an plus tard, ils avaient également changé – avec son consentement – son nom de famille, et elle était devenue pour de bon Wren Heyden.

1. « Petit oiseau, moineau ». (N.d.T.)

Elle avait du mal à mettre ses idées en ordre ce matin, constata-t-elle en revenant à la table du petit déjeuner. Se rendrait-elle à Brambledean Court pour ce thé ? Le pouvait-elle ? C'était à ces questions qu'elle devait répondre, même si elles n'en faisaient qu'une seule en réalité. En tant que comtesse de Riverdale, elle ne pourrait pas se permettre de vivre en ermite, lui avait-il expliqué. Il ne le lui permettrait pas, et ces deux faits méritaient réflexion, la vie d'ermite aussi bien que la permission qu'il serait ou non prêt à lui accorder. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas été obligée de faire quelque chose qu'elle ne voulait pas faire. Elle avait presque oublié que, légalement, les messieurs disposaient d'un pouvoir illimité sur les dames de leur famille, sur leurs épouses comme sur leurs filles. Elle n'avait pas pris en compte ce fait lorsqu'elle avait décidé de s'acheter un époux.

« S'acheter »... Quel mot horrible ! C'était pourtant ce qu'elle essayait de faire. Elle voulait se marier. Elle avait des désirs, des envies et des besoins aussi bien physiques qu'émotionnels. Parfois, un besoin inconnu lui taraudait le corps et l'esprit, et surtout le cœur, et la gardait éveillée une grande partie de la nuit. Elle ne disposait que d'un seul atout pour convaincre un homme de l'épouser, sa fortune, qui était heureusement considérable. Elle possédait tout ce dont elle avait besoin, et les biens matériels ne l'intéressaient pas beaucoup. Elle avait donc décidé de l'utiliser pour acheter ce qu'elle désirait plus que tout, et elle s'était employée à faire un achat le plus avisé possible, compte tenu de son peu d'expérience en la matière. Maintenant, une nouvelle question se posait à elle. En offrant à un mari sa personne en même temps que son argent, devrait-elle également renoncer à sa liberté ?

Les hommes étaient-ils des tyrans par nature ? Plus exactement, le comte de Riverdale avait-il l'âme d'un tyran ? Il serait extrêmement facile de se laisser abuser par son physique attirant. Elle en était loin, du reste. C'était même tout le contraire. Elle ne recherchait pas un homme trop beau ou trop séduisant, son physique le lui interdisait. Ce serait terriblement intimidant. Et le comte était plus que beau, plus que séduisant. Il était tout simplement parfait, l'incarnation de la perfection virile. Mais il s'agissait de son apparence. Qu'en était-il de son caractère ? Était-il un tyran domestique qui lui prendrait son argent et la confinerait loin des regards et loin de sa présence ? Non, il lui avait justement affirmé tout le contraire, et c'était bien l'ennui. Il ne lui permettrait pas de vivre en ermite.

« On m'affirme de temps en temps que je suis grand, beau, brun comme les héros des contes de fées, et c'est parfois un fardeau lourd à porter. » Qu'entendait-il par « un fardeau lourd à porter » ?

Wren posa sa serviette et quitta la table. Du travail l'attendait dans le bureau de son oncle, le sien désormais. Des rapports, des contrats et d'autres papiers concernant les verreries et, maintenant qu'elle était la seule propriétaire, ils demandaient toute son attention. Pour l'invitation, elle prendrait sa décision plus tard. Peut-être se contenterait-elle d'envoyer un refus poli qui lui conserverait sa liberté et sa fortune, ainsi que ses désirs, ses envies, ses besoins, ses nuits agitées et tout ce qui faisait sa vie quotidienne. La routine avait du bon, après tout.

Et peut-être, peut-être seulement, accepterait-elle l'invitation.

« Si vous en avez le courage. »

Avec un regard vengeur, elle s'empara du bristol posé à côté de son assiette pour l'emporter dans le bureau.

Alexander trouvait quelque peu embarrassant, sans sa mère ou sa sœur pour tenir le rôle de maîtresse de maison, de recevoir quelques-uns de ses voisins pour le thé mais, s'il voulait donner à son invitée d'honneur – s'il pouvait la considérer ainsi – une chance de venir, il devait tenir compte du fait qu'elle était célibataire et qu'elle habitait loin. Une soirée aurait été trop compliquée.

Beaucoup de ses voisins du village et des alentours l'avaient déjà invité et avaient montré un plaisir flatteur de sa venue et un espoir prudent de le voir s'établir définitivement à Brambledean Court. Les messieurs avaient sondé son intérêt pour les choses de la terre, les chevaux, la chasse et la pêche. Les dames s'étaient intéressées à ses habitudes en matière de réceptions, de fêtes et de pique-niques. Les mères lui avaient posé des questions visiblement destinées à connaître son degré de célibat, et leurs filles avaient rougi, gloussé et papillonné autour de lui. La chaleur de leur accueil l'avait autant surpris que réconforté, compte tenu du pitoyable état de Brambledean, et il était grand temps de leur rendre la politesse en les invitant à son tour. Un thé ferait parfaitement l'affaire, même si Mlle Heyden ne venait pas.

Il avait expliqué en riant à ses invités qu'il tenait à leur montrer la splendeur fanée de son salon pour que, dans quelques années, quand il aurait terminé sa remise en état, ils puissent s'émerveiller de la différence. Le château était effectivement fané et vieillot, mais il ne se trouvait pas en aussi mauvaise condition qu'il l'aurait cru. Le personnel

n'était pas nombreux à son arrivée, et il ne l'avait pas beaucoup augmenté, mais M. et Mme Dearing, le majordome et la gouvernante, qui étaient mari et femme, avaient veillé à ce que tout reste irréprochablement propre, malgré les housses qui recouvraient les meubles des pièces principales. Tout ce qui pouvait briller étincelait et les tentures et les tapisseries, toutes fanées qu'elles étaient, restaient d'une propreté irréprochable. Sa nouvelle demeure avait cependant besoin de grosses réparations – cheminées croulantes, toiture abîmée par endroits, caves qui prenaient l'eau, entre autres, et les cuisines dataient de Mathusalem. Les écuries aussi étaient dans un triste état, et le lierre avait envahi la plupart des murs.

Il fallait investir de grosses sommes avant que le château retrouve le lustre qui était censé être le sien. Le parc aussi avait besoin d'importants travaux pour redevenir un écrin digne d'un aussi bel édifice, mais tous les deux attendraient, même s'ils auraient donné du travail à beaucoup de gens sans emploi ou sous-employés. Il y avait plus important pour le moment. Les fermes étaient loin d'être prospères, que ce soient les cultures, le bétail, les bâtiments ou le matériel, et ceux qui y travaillaient en souffraient. Leurs chaumières ne valaient guère mieux que des masures, leurs salaires étaient restés inchangés depuis dix ans, voire plus – quand ils avaient été payés du moins. Leurs enfants étaient misérablement vêtus et ne recevaient aucune instruction, et leurs femmes avaient triste mine.

Il y avait suffisamment de difficultés pour le décourager, mais il avait choisi de les mettre de côté le temps d'une après-midi pour donner un thé qui pourrait éventuellement apporter une solution à tous ses ennuis. Ce faible espoir se verrait bien entendu réduit à néant si Mlle Heyden ne venait

pas. Il n'était d'ailleurs pas certain de souhaiter sa venue...

Il ne s'était pas senti à l'aise avec elle au cours de sa visite à Withington House, et son physique n'y était pour rien. C'étaient ses manières, qu'il avait trouvées froides et, pour tout dire, étranges. Son voile et la pénombre dans laquelle elle s'était cantonnée, sans jamais se lever, lui avait comiquement évoqué une sorcière dans son antre. Et sa proposition de mariage l'avait blessé. Elle lui avait paru incongrue, choquante même. Sur le chemin du retour, il s'était demandé s'il était choqué parce que cette proposition venait d'elle, et non de lui. Pourquoi serait-il en droit de faire une demande en mariage presque entièrement dictée par des considérations financières, et pas elle ? Découvrir qu'il appliquait deux poids, deux mesures n'avait pas rendu la jeune fille plus sympathique à ses yeux, cependant. Elle ne lui paraissait pas suffisamment féminine, quoi que recouvre cette notion.

Quel était le montant de sa fortune, de toute façon ? Très importante, d'après elle, mais « importante » n'était pas un qualificatif des plus précis. Il s'en voulait d'attacher tant d'attention à ce qui aurait dû être un détail, et d'être prêt à oublier toutes ses préventions si elle était suffisamment riche. Il s'en voulait par-dessus tout de ce que ce fait révélait de lui. Il avait fini par espérer qu'elle ne viendrait pas mais la veille du thé, il reçut un mot d'elle acceptant son invitation.

Elle arriva une des dernières. Il y avait déjà onze personnes au salon, en plus d'Alexander lui-même. Certaines s'étaient assises mais la plupart examinaient la pièce ou le parc. Toutes montraient une gaieté chaleureuse, visiblement heureuses de se trouver là. Une jeune personne exécuta même une pirouette au milieu de la pièce en déclarant que ce

salon serait ab-so-lu-ment parfait pour une soirée dansante informelle, si jamais lord Riverdale en avait envie. Sa mère la réprimandait gentiment, avec un regard plein d'amusement complice en direction d'Alexander, lorsque Dearing annonça la douzième invitée. Mlle Heyden s'arrêta sur le seuil, et Alexander lui sourit chaleureusement en s'avançant à sa rencontre, la main tendue.

Il espérait pourtant encore à moitié qu'elle ne viendrait pas.

Elle était remarquablement grande pour une femme, à peine deux pouces de moins que lui, très mince et presque frêle. Elle ne faisait rien pour paraître plus petite, contrairement à beaucoup de dames de sa stature. Elle se tenait très droite, le menton haut levé. Elle était vêtue avec une sobre élégance d'une robe lavande à taille haute et d'un petit chapeau gris agrémenté d'un voile assorti. Certaines dames avaient gardé leur chapeau, elles aussi, et le sien ne paraissait pas déplacé. Le voile, en revanche, était parfaitement incongru. Il laissait distinguer les contours de son visage, mais pas sa tache de naissance. Elle semblait hautaine, froide et lointaine, et Alexander eut l'impression que la température de la pièce baissait de plusieurs degrés. Même la main longue et fine qu'elle posa dans celle qu'il lui tendait était glacée.

— Bonjour, milord, le salua-t-elle de cette voix basse à la diction précise qu'il avait déjà remarquée.

— Je suis heureux que vous soyez venue, mademoiselle, mentit-il. Connaissez-vous certains de mes voisins ? Permettez-moi de vous les présenter, suggéra-t-il, se doutant que ce n'était pas le cas.

Il avait bien pris soin de n'inviter ni M. Sweeney, ni M. Richman.

Les conversations s'étaient tues, ce qui était compréhensible, après tout. Un nouveau visage était toujours

éminemment intéressant pour des gens qui passaient le plus clair de leur vie à la campagne, avec le même petit nombre d'amis et de voisins. Et un visage qui aurait dû être au moins vaguement familier, puisque sa propriétaire vivait à quelques lieues de là, mais qui était en fait parfaitement inconnu, était plus intéressant encore. Évidemment, pour le moment, personne ne voyait ce visage. Elle ne leva pas son voile tandis qu'Alexander lui présentait tout le monde. Il remarqua que tous se montraient courtois mais marquaient un imperceptible recul, manifestement perturbés par le mystère de son apparence et par une certaine arrogance dans ses manières, bien qu'elle ait un mot aimable pour chacun.

Il y avait quelque chose d'autre, qu'Alexander était incapable de définir.

Ses invités avaient repris leurs joyeuses conversations quand les trois derniers visiteurs arrivèrent. Tous étaient visiblement flattés d'avoir été invités et contents de voir l'intérieur de sa demeure, de constater à quel point elle était délabrée et de le rencontrer chez lui, dans son milieu naturel. Ils étaient venus pour faire plaisir et pour qu'on leur fasse plaisir, pour être aimables et pour se lier avec lui. Brambledean Court et le comte de Riverdale ne représentaient-ils pas le cœur de leur région, et son arrivée dans le pays l'espoir d'une vie sociale plus vivante et plus élégante que celle qu'ils avaient connue depuis des années, depuis toujours pour certains ? Ils allaient et venaient, s'asseyaient et se levaient librement, tout en faisant honneur à la collation que leur avait préparée avec beaucoup d'enthousiasme et d'ingéniosité Mme Mathers, la cuisinière d'Alexander.

Mlle Heyden resta assise toute l'après-midi, en compagnie du pasteur, de sa femme, d'un colonel en retraite et de son épouse pour commencer, bientôt remplacés par d'autres, à l'évidence emplis

de curiosité à son égard et soucieux de ne pas la laisser isolée. Quant à elle, elle ne quitta pas un instant son siège. Elle se montra sociable, répondit gentiment chaque fois qu'on lui adressa la parole et écouta chacun avec grâce et amabilité. Elle but son thé sous son voile et ne mangea pas le plus petit biscuit.

Alexander s'aperçut qu'il était difficile d'oublier sa présence. Dire qu'elle constituait une note discordante au milieu de cette réunion chaleureuse et bon enfant aurait été excessif, mais tous ceux qui l'approchaient se croyaient obligés de paraître exagérément aimables, et personne ne restait auprès d'elle plus de quelques minutes. Qualifier ses manières de froides aurait été inexact, car ce n'était pas le cas. Elle ne se montrait ni taciturne ni dédaigneuse, et son attitude n'avait rien de déplacé. Elle était simplement différente. À cause de son voile. Certainement à cause de son voile, comme si à une réception l'un des invités était venu costumé pour un bal masqué et que personne n'osait lui dire qu'il s'était trompé. Tout le monde paraissait un petit peu embarrassé, et chacun mettait un point d'honneur à faire comme s'il n'avait rien remarqué.

L'un de ses principaux fermiers et sa femme furent les premiers à prendre congé et donnèrent ainsi le signal du départ aux autres invités, même si la plupart semblaient pleins de regrets, ce qui était flatteur pour leur hôte.

— J'ai pris sur moi de renvoyer votre voiture à Withington, mademoiselle, indiqua Alexander comme Mlle Heyden se levait à son tour. J'aurai l'honneur de vous raccompagner chez vous dans la mienne.

Elle se rassit sans mot dire, non sans lui avoir jeté un regard insistant à travers son voile.